

UNE ETHNOLOGIE SPONTANÉE DU PAYSAN PRIMORDIAL :
LES CORRESPONDANTS DE L'ENQUÊTE DE L'ABBÉ GRÉGOIRE

*

Ce balancement [entre "l'affirmation la plus générale" et la "particularité insignifiante"] signale clairement le statut de la campagne sous le regard des correspondants de l'enquête. Elle est pour eux un lieu originaire, dans tous les sens du terme : ce qui en fait l'unité, c'est précisément d'être fondamentalement productrice de diversité. Les éléments qui la "constituent" - pour reprendre un mot de l'époque : le climat, le sol, le vêtement, la nourriture, les liens "naturels" entre les hommes, et d'abord la famille et le travail -, y sont plus purs, moins oblitérés par les effets de la civilisation, et ils y déterminent la formation d'une humanité "primitive", encore proche de la nature. Leurs infinies combinaisons y font encore librement jouer les nuances innombrables d'une sorte d'herbier social dont la complexité décourage le classement. Ainsi se comprend que la variété anthropologique réponde à celle des conditions locales, mais qu'elle puisse, dans le même temps, être recouverte par la seule catégorie générique de *paysan*. Ce qui est pointé par ce mot, c'est un rapport particulier de l'homme social à la nature et à l'histoire. Dans l'imaginaire des notables qui répondent à Grégoire, une utopie essaie de prendre corps : celle d'une humanité restée à la lisière de l'histoire et dont la vie serait encore régie par la nature. Renversons les termes : dans ces sauvages du dedans, la nature veut être lue.

C'est ce statut particulier qui fait de la campagne un terrain privilégié pour l'amateur d'ethnographie. Tout s'y avère dans une plus grande simplicité ; tout y est signe, et tout s'y tient ; le détail unique renvoie qui veut le voir à un réseau de particularités homologues. La description qui s'élabore dans ce cadre est donc fondée sur des relations simples d'adéquation ou de ressemblance. Mettre en rapport deux séries hétérogènes, ce n'est que reconnaître qu'une même matrice a produit non seulement les deux termes de la comparaison, mais tout le règne observable. Il ne saurait y avoir aucun arbitraire dans le procédé, puisque l'homme n'est ici qu'une illustration parmi d'autres de la nature, préalablement à tout autre ordre de détermination. Cette attitude a une conséquence pratique d'importance : on peut décrire l'homme de la campagne comme une plante ou une roche. Au projet ethnographique se substitue donc une réduction anthropologique, et l'on se place désormais au niveau des sciences sociales : la langue, les attitudes sociales, les relations, les croyances peuvent être décrites en termes positifs. On est entré dans le domaine du fait.

Le paysan est tout entier dans ce qu'il subit et dans ce qu'il fait, dans ce qu'il mange et dans ce qu'il parle. Une immédiateté est chaque fois posée entre le fait d'observation et ce qu'il manifeste ; c'est ce qu'indique bien le parallèle filé par un correspondant entre le paysan du Gers et celui du Languedoc : "En Languedoc, le cultivateur se sert de mules et de chevaux ; il a aussi des boeufs, mais il est moins identifié avec eux. Leurs terres sont légères ; les nôtres sont argileuses, difficiles à travailler. Notre paysan laboure lentement, il vit de soupe et de pain ; s'il boit du vin, c'est tout au plus la moitié de l'année. Le Languedocien se nourrit mieux ; il a du bon vin et ne boit jamais d'eau ; il est mieux vêtu, mieux logé. Le pain épaisit le sang, et alors, il est difficile de ne pas être indolent et paresseux."

L'identification peut aller plus loin en se précisant ; la personnalité campagnarde se dissout à chaque instant dans ce qui l'exprime. Le paysan colle à son travail, son lexique est tout entier celui du milieu naturel, de l'activité visible et de l'émotion brute, sa définition est enfermée dans les "occupations d'état" qui le caractérisent. Autant que l'auteur, il est le produit de son effort : il est à la fin une "machine", "il ressemble assez à ses boeufs." (...)

Cet état d'immédiateté, ce degré zéro de la société où l'homme, tout ensemble, mime et exprime la nature désigne une origine. Du paysan, on dit joliment que l'"on croirait qu'il vient d'être créé" ; souvent encore, on le dit "autochtone". Les connotations sociales du patois manifestent la cohésion d'une communauté primitive, élémentaire et essentielle : "c'est la langue des pères aux enfants", "l'idiome transmis aux enfants par leurs pères, et à ceux-ci par les aïeux, celle que les membres du groupe parlent "entre eux" ; le patois "rapproche les hommes, les unit, c'est une langue de frères et d'amis". Les règles de la communication entre les hommes, les transmissions du savoir et de la croyance ne procèdent pas d'une discursivité raisonneuse, mais du langage et du voisinage, c'est-à-dire d'abord de la répétition. Fondamentalement, le paysan est pris dans un système d'équilibre dont toutes les pièces sont solidaires. Le même réseau de correspondances qui rend lisible l'opacité campagnarde en sous-tend la résistance. C'est ce qui rend, aux yeux de quelques-uns, si problématique le plan d'anéantissement des patois : "pour le détruire, il faudrait détruire le soleil, la fraîcheur des nuits, le genre d'aliments, la qualité des eaux, l'homme tout entier". On dit ailleurs qu'une telle entreprise "empêcherait entièrement le bonheur". Le bonheur : entendons précisément le modèle de vie dont on a fait le propre de la campagne. (...)

L'opération qui situe à l'intérieur d'un modèle culturel fermé les manifestations de la personnalité campagnarde désigne celle-ci comme un produit et comme un objet. Elle la dénonce comme incapable d'un développement autonome. La référence naturaliste devient ici le moyen d'une disqualification, l'affirmation d'une minorité, elle justifie et elle appelle l'intervention extérieure. Dans son langage, dans son travail, dans son savoir, le paysan est agi par des forces qui le précèdent et le dépassent. La spontanéité rurale n'est que l'envers d'une soumission ; puisqu'elle renvoie à un ailleurs, puisqu'elle ne fait que répéter la nature. A aucun moment le paysan n'est susceptible de prendre vis-à-vis du monde qui l'entoure la distance qui lui donnerait sur lui une prise en l'individualisant. Au niveau du langage, on l'a vu, aucune gratuité spéculative ne vient jamais s'interposer entre le mot et la réalité qu'il manifeste. C'est que le langage des campagnes est par excellence un langage d'usage. Un fonctionnalisme élémentaire en circonscrit le rôle aux domaines immédiats du besoin : besoin matériel, besoin émotif ou sexuel ne font que figurer à travers l'existence paysanne des mécanismes naturels généraux. Il s'agit là d'"une vie .. purement physique", et presque toutes les réponses à l'enquête se retrouvent pour affirmer que le patois est étranger aux distinctions et aux subtilités métaphysiques. Au-delà de la reprise pure et

simple d'une imagerie traditionnelle, tantôt enthousiaste, tantôt méprisante, les correspondants de Grégoire assignent au paysan une place très particulière dans le procès social : il est l'intermédiaire involontaire entre la nature et la civilisation, ou, comme on le dit une fois, une créature comparable à un animal d'élevage. Il est produit par la première pour le bénéfice de la seconde. Mais dans tous les cas, sa vérité est hors de lui.

J. Revel , "Une France sauvage", in
M. de Certeau, D. Julia, J. Revel, Une
politique de la langue, La Révolution
française et les patois : l'enquête de
Grégoire, Paris, Gallimard, 1975,
p. 144-149.

*
* * *
*